

... L'idée française de rébellion et d'avant-garde, qui court de la Révolution française à Mai 68 en passant par le lettrisme, le surréalisme et le situationnisme, excite depuis toujours l'imaginaire, notamment an-

glo-saxon. Couplé à un dandysme par ailleurs aussi bien *frenchie* que britannique. Qui donc influence qui? C'est l'une des questions qui intéressent un label de réédition comme Soul Jazz: «Je baigne dans les mu-

siques afro-américaines depuis une vingtaine d'années, note Stuart Baker, mais je reviens progressivement à mes premières amours. Pour moi, il n'y pas de contradiction. Style musical mis à part, les mêmes qua-

lités se retrouvent chez Metal Urbain et John Coltrane: la recherche sonore, l'intégrité, la volonté d'abattre les cloisons.» Patti Smith a commencé par réciter Rimbaud, les premiers punks ont lu les auteurs situation-

nistes: «La musique de New York est entrée à Paris, mais les idées ont fait le voyage inverse.»

Les cloisons, en France, étaient peut-être plus résistantes qu'ailleurs. «Les punks français ont dû se positionner par rap-

port à deux grande traditions, a priori contradictoires, celles du rock'n'roll et de la chanson française, souligne Stuart Baker. Des questionnements qui ont débouché sur des approches hybrides et novatrices.»

Marc Zermati, itinéraire d'un moderniste

Acteurs ► Si Paris a été l'un des pivot d'une triangulation avec New York et Londres, c'est notamment grâce à des figures comme Michel Esteban et Marc Zermati. Le premier, étudiant en arts graphiques, s'est offert un trip initiatique à la Kerouac sur les routes étaisunienne, avant de poser ses valises dans la Grosse Pomme en 1974. Il y découvre l'effervescence des clubs CBGB's et Max's Kansas City où Patti Smith, Television, The Heartbreakers, les Ramones, Talking Heads et Blondie reformulent la grammaire vieillissante du rock. De retour à Paris, Esteban ouvre la boutique Harry Cover, où l'on trouve des t-shirts, des livres, de la presse underground. Quant au magazine Rock News lancé par Esteban, il documente l'élosion des scènes punk de New York et Londres.

Marc Zermati, de son côté, tient l'Open Market aux anciennes Halles, dès 1972. Il y vend des disques, des affiches, de la littérature rock. Y convergent tous les acteurs du renouveau musical, dont Patti Smith, le critique rock Nick Kent et Malcolm McLaren, futur manager des Sex Pistols. «La France n'avais jamais été très rock, mais pendant deux ou trois ans, on a tenu le haut du pavé», témoigne Marc



Metal Urbain, sans doute le plus radical des groupes punk de la première vague française. ERIC DEBRIS

Zermati. Son label Skydog est diffusé outre-Manche et le festival qu'il monte avec des complices, en août 1976 à Mont-de-Marsan dans les Landes, devient le premier festival punk de l'histoire. Eddie and the Hot Rods,

Dr Feelgood et Pink Fairies, rockers anglo-saxons traditionnels, y côtoient un seul groupe punk (The Damned) et les valeurs montantes de la scène française, Bijou et Little Bob Story. L'édition 1977 remet ça avec The Clash et

des débutants, The Police, au son encore très cru.

Des bus de jeunes anglais et espagnols affluent, la presse et la télévision se penchent sur le phénomène. Mais Marc Zermati tempère la légende: «Si tous les

gens qui affirment être allés à Mont-de-Marsan y étaient vraiment, on le saurait! La deuxième édition s'est finie dans la débâcle financière, des types sont partis avec la caisse et j'ai dû vendre l'Open Market pour finir de

payer les groupes. Mais ça ne m'a pas dissuadé de continuer!»

Le punk se diffuse aussi en France par les écrits d'Alain Pacadis (*Liberation*), Yves Adrien (*Rock & Folk*) et Patrick Eudeline (*Best*). Ce dernier est chanteur et guitariste d'Asphalt Jungle. «Eudeline avait quelque chose de spécial, une attitude, même s'il chantait faux (rire). Le problème des groupes français, c'était surtout leur manque d'ambition.» Ce n'est donc pas le fait de chanter en français qui les a empêchés de s'exporter? «Je ne crois pas, regardez Gainsbourg: les Anglais l'ont vite adopté.»

Marc Zermati continue à travailler sur des rééditions et des documentaires. Pas de retraite pour les punks? «Je ne suis pas punk, je suis un moderniste» insiste ce fan de rock'n'roll, de blues et de jazz, qui a fréquenté Max Ernst et les poètes Beat. Son érudition et sa vision, il les met sur le compte de ses origines pied-noir: «Quand j'ai quitté l'Algérie par bateau, je me suis considéré citoyen du monde, sans attaches. Arrivé à Londres en 1963, je me suis passionné pour le blues et le jazz. Je suis resté un Mod.» Un dandy qui revendique la parenté du punk français, ce qui lui vaut forcément quelques inimitiés. RMR

Houlala, Ludwig von 88 revient!

Comeback ► Appelez ça punk ou rock alternatif libertaire, peu importe: Ludwig von 88 est de retour après plus de quinze ans de silence. Au début des années 1980 avec Parabellum, Wampus et Bérurier Noir (eux-mêmes sous l'influence de Metal Urbain), Ludwig von 88 incarne une insoumission à la fois festive et résolue. Le groupe tourne inlassablement à travers la francophonie dans le tissu associatif et autogéré, écho d'une France devenue moins oppressante et normative avec l'arrivée au pouvoir des socialistes et la libéralisation des ondes. Huitième et dernier album en date, *La Révolution n'est pas un dîner de gala*, remonte à 2001.

Fort d'un triomphe au dernier Hellfest, Ludwig von 88 a repris la route. Karim Berrouka (chanteur et parolier), Bruno Garcia (guitariste, fondateur de Sergent Garcia) et Charlu Ombre (bassiste) donnent ces jours-ci leurs «derniers concerts avant l'Apocalypse», à guichet fermé dans toute la France et hier soir, jeudi, à Genève. Interview.

Pourquoi reformer Ludwig von 88?

Karim Berrouka: On nous le demandait souvent, et comme on ne s'est pas trop perdus de vue avec Bruno et Charlie, on s'est dit que ce serait bien de refaire un concert avant d'être trop vieux (rire). Notre agent a envoyé des emails et le Hellfest a été le premier à répondre. On y a joué devant 10 000 ou 15 000 personnes, bien plus qu'on en faisait à l'époque. Un public d'âges mélangés qui connaissait nos paroles par cœur.

C'est l'occasion de donner de la voix dans un climat politique anxiogène?

Il ne faut pas croire qu'un groupe rock, ou punk, puisse changer quoi que ce soit. Pour empêcher la montée du Front national, on a besoin d'un mouvement social fort. Des initiatives comme Nuit Debout sont intéressantes, mais elles s'adressent à un public urbain limité et ne se concrétisent pas politiquement.

Qu'est-ce qui vous fait réagir aujourd'hui?

Tout! La montée du FN d'un côté, de Fillon de l'autre. On va avoir le choix entre deux extrêmes-droites! Les gens sont complètement aveuglés, menés en bateau par les médias. Le populisme de Trump et compagnie fuit les jetons, il n'apportera aucune réponse aux problèmes sociaux bien réels des gens qui se laissent séduire.

Vous irez voter?

Je voterai sans doute Mélenchon, le seul qui ait un programme de gauche, même s'il n'est pas le candidat idéal. Le PS, lui, a cessé d'être de gauche en 1983...

Quand vous avez débuté, c'était pour des motifs politiques?

C'était surtout pour s'exprimer, faire les choses à notre manière sans que les maisons de disques ne nous dictent notre conduite. Le rock alternatif, ça a été ça: la liberté d'action, un modèle différent, l'autonomie. Nos paroles ont parfois été politiques – contre l'armée par exemple –, mais on s'est surtout impliqués concrètement en donnant des concerts de soutien. Récemment, on a joué à Paris pour des syndicalistes de la CNT (Confédération



Ludwig von 88 en 2016, pas beaucoup plus sérieux qu'il y a vingt ans. PATRICK IMBERT

nationale du travail, anarchiste, ndlr) qui avaient été virés de l'Ecole d'architecture.

Célébrer les 40 ans du punk français, ça fait sens?

Le punk français, c'était quoi? Metal Urbain... et Plastic Bertrand. Le reste n'a existé que dans l'esprit d'une poignée de dandys parisiens. Bérurier Noir ont vraiment été punks, ou alter-

nativs. Au début des années 1980, tout un mouvement populaire s'est cristallisé autour des squats, des assos, des labels indés et de groupes comme Warum Joe, Parabellum, La Souris Déglinguée, Washington Dead Cats, OTH, puis les Négresses Vertes et la Mano Negra. Il y a eu un vrai engouement. Avant, quand tu aimais un groupe en concert, tu achetais son disque et il sonnait comme Trust ou

Téléphone, les deux groupes rock qui dominaient le marché. Les producteurs et les grosses maisons de disques détenaient le pouvoir et croyaient tout savoir. La scène alternative nous a permis d'être différents, on a pu organiser des concerts partout grâce à la tolérance de certaines mairies. Aujourd'hui, avec les règlements stricts de sécurité, c'est redevenu plus compliqué. PROPOS RECUEILLIS PAR RMR